

LES MARRONS D'AMÉRIQUE LATINE : ENTRE MÉMOIRES OCCULTEES ET HÉROÏSME ASSUMÉ

Cyriaque S. AKOMO ZOGHE

Maître de Conférences en Etudes sur l'Amérique Latine
 École Normale Supérieure (ENS), Gabon
akomezoksimon@yahoo.fr

Résumé :

Depuis les abolitions de l'esclavage au XIX^e siècle, dans la plupart des territoires latino-américains, l'impact des mouvements de révolte, menés par des Africains, a toujours eu un écho diversement interprété par les élites occidentales de cette époque. Parce que ne voulant pas mettre en relief les différentes réactions aussi bien brutales que violentes, minutieusement organisées, face à la servitude à laquelle ils étaient quotidiennement confrontés. De ce fait, la coordination des actes de sabotage, des mutineries, des raptés ainsi que des affrontements opposant esclaves et maîtres étaient d'abord considérés comme de simples sauts d'humeur ou, parfois comme des actes de vandalisme spontané. Mais, par la suite, leur fréquence finit par montrer leur détermination à se libérer des chaînes de l'esclavage. Cette vision stéréotypée et caricaturale de la réaction des Africains, constituera, aux yeux des Colons, le prélude d'un véritable fléau, qui débuta à partir du XVI^e siècle et dont le principal corollaire fut les multiples révoltes auxquelles ces territoires connurent jusqu'au milieu du XIX^e siècle. C'est pourquoi, l'idée d'exhumer les mémoires occultées de ces différents héros, s'inscrit dans un processus de restitution de la vérité historique au regard de la manipulation des faits savamment orchestrée par les Occidentaux quant au véritable rôle joué par les Africains pendant les mouvements de libération des territoires latino-américains depuis l'époque esclavagiste jusqu'aux Indépendances. Ce travail vise donc l'immortalisation de ces héros africains en leur rendant un hommage mérité pour la lutte contre leur réification.

Mots clés : Esclaves marrons-mémoires-héroïsme-Amérique Latine-esclavage

THE MAROONS OF LATIN AMERICA: BETWEEN HIDDEN MEMORIES AND HEROISM ASSUMED

Abstract:

Since the abolition of slavery in the 19th century, in most Latin American territories, the impact of revolt movements led by Africans has always been interpreted differently by the Western elites of the time. Because they were unwilling to highlight the various reactions, both brutal and violent, meticulously organized in the face of the servitude they were confronted with on a daily basis. As a result, coordinated acts of sabotage, mutinies, kidnappings and clashes between slaves and masters were initially regarded as mere mood swings, or sometimes as spontaneous acts of vandalism. Eventually, however, their frequency came to show their determination to free themselves from the shackles of slavery. In the eyes of the colonists, this stereotyped and caricatured view of African reaction was the prelude to a veritable scourge, which began in the 16th century and whose main corollary was the multiple revolts these territories experienced until the mid-19th century. This is why the idea of exhuming the hidden memories of these various heroes is part of a process of restoring historical truth in the face of the manipulation of

facts skilfully orchestrated by Westerners regarding the true role played by Africans during the liberation movements of Latin American territories from the slave era to Independence. This work therefore aims to immortalize these African heroes, paying them a well-deserved tribute in the struggle against their commodification.

Keywords: Brown slaves-heroism-memories-Latin America-slavery

Introduction

Dans une période esclavagiste très dure et répressive, les Noirs avaient opté pour la résistance coloniale et se sont fermement opposés à leur mise en esclavage en Amérique Latine. Ces Noirs opprimés ont riposté par diverses stratégies et ont agi par le rejet de l'oppression, en fuyant les encomiendas, en volant les propriétés, en sabotant les industries de leurs maîtres, en faisant des grèves sur le tas, en assassinant les contremaîtres et leurs anciens propriétaires, en brûlant les bâtiments des haciendas, en se révoltant, en se rebellant, entre autres expressions de leur mécontentement face à la domination coloniale et à l'esclavage. Ces Noirs ont été bien entendu réduits à l'état d'objets, de bêtes par les esclavagistes grâce à l'appui des « Codes noirs ». Ce texte de mars 1685, aujourd'hui systématiquement appelé « Code Noir » (avec une majuscule au second terme pour ne pas être compris comme un adjectif qualificatif, qui indiquerait la couleur de ce Code, mais comme le « Code des Noirs »), est resté en vigueur avec des adaptations et des évolutions au cours du siècle suivant, jusqu'à l'abolition révolutionnaire de l'esclavage en 1794, puis, remis en application en 1802, et maintenant jusqu'en 1848 (J.-F., Niort, 2015, p. 9.). De ce fait, les Noirs avaient subi toute la violence du système colonial et esclavagiste.

Ces Africains avaient résisté avec détermination et avec le désir de défendre non seulement leur liberté, mais aussi leurs territoires. Et grâce au marronnage, les Africains ont pu affirmer leur dignité humaine, la fierté de leur identité culturelle, et comme le mentionne Cristina : la fuite était une meilleure stratégie que d'affronter un plus grand nombre de soldats armés (M. C., Navarrete, 2017, p. 5.). Par conséquent, lorsque l'on aborde les héros du marronnage en Amérique Latine, il est nécessaire de s'appuyer sur les travaux de certains auteurs prolifiques qui ont influencé positivement la maîtrise scientifique de l'histoire des luttes anticoloniales. Il s'agit de :

Nicolas Ngou-Mve, *Combats et victoires des Esclaves bantú au Mexique (XVe-XVIIe siècles)*, 2008; Kinto Lucas, *Rebeliones indígenas y negras en América Latina, entre viento y fuego*, Quito, Ediciones ABYA-YALA, (1997); puis Zapata Pérez Edelma, *Toma de conciencia de una escritora afroindomulata: en la sociedad multiétnica colombiana* (1996), après Nicolás del Castillo Mathieu, *Esclavos negros en Cartagena y sus aportes léxicos*, (1982); le livre de Cyriaque Akomo Zoghe y Praxède Valérie Bendaume, *Etnoeducación afrocolombiana y gabonesa: Vallenato-Son de negro-Congo-Élone-Ndong Mba y el Bwiti* (2021); il y a également : Roger Bastide, *Les Amériques noires* (1996); María Cristina Navarrete, *San Basilio de Palenque: memoria y tradición, surgimiento y avatares de las gestas cimarronas del Caribe Colombiano* (2007); il y a aussi, Nina S. de Friedmann, *Diablos y diablitos: huellas de africanía en Colombia* (1996) et *el negro y su contribución a la cultura colombiana* (1980); et Carlos Patiño Rosselli, *El lenguaje de los afrocolombianos y su estudio* (1997). Tous ces travaux mettent en relief les études relatives à la mise en avant des mouvements de rebellions des Nègres marrons, sans toutefois insister sur leur héroïsme durant la période esclavagiste en Amérique Latine.

Dans le cadre de notre travail, nous nous posons la question suivante : pourquoi l'histoire des héros africains en Amérique latine est-elle méconnue ? Et dans quelle mesure pouvons-nous faire connaître l'histoire de ces héros ?

L'intérêt de ce travail consiste à démontrer que les Africains ont lutté avec acharnement pour conquérir leur liberté, défendre leurs territoires et sauvegarder leurs cultures dans les Amériques.

Pour mener à bien notre étude, nous avons choisi une méthodologie analytique. Cette méthode nous aidera à décomposer les données, c'est-à-dire les postulats concernant les résistances anticoloniales et les luttes contre l'asservissement des Noirs. Nous profiterons de cette occasion pour mettre en lumière les héros du marronnage qui ont versé leur sang pour la liberté de leur peuple, pour sauvegarder leur culture et pour préserver de leurs territoires.

En ce qui concerne l'organisation du travail, nous ferons d'abord une étude théorique et conceptuelle en définissant les expressions suivantes : le héros du marronnage et les racines historiques ; ensuite nous parlerons des Noirs marrons d'Amérique Latine : entre esclavage et marronnage en mettant en exergue le phénomène de l'esclavage en Amérique Latine et des différentes stratégies de résistance mises en œuvre pour la conquête de leur indépendance avant de présenter quelques résistants Africains d'Amérique latine.

1-Étude théorique et conceptuelle

1.1. *Le héros du marronnage*

De manière simple, le concept de marronnage peut être défini comme l'idéologie de la lutte contre le système colonial. Il s'agit en outre d'un courant idéologique qui consiste en la construction de stratégies d'évasion par les Africains désireux de se libérer des chaînes du système esclavagiste. Ils ont usé de stratagèmes pour vivre loin des plantations où ils étaient soumis à diverses formes de travaux forcés et pénibles. Le marronnage est également défini comme le processus de résistance au système colonial. Ce sont toutes des formes de résistance à la civilisation et à l'esclavage, selon qu'elles soient passives ou actives, et (M. C. Navarrete 2008, p.5) l'affirme :

Le marronnage est compris comme une expression de résistance à l'esclavage, comme une recherche de liberté. La fuite, malgré les risques auxquels elle exposait l'esclave en raison de l'aventure qu'il courait, était présentée comme la dernière alternative pour rompre les liens qui l'attachaient à la vie en esclavage.

D'ailleurs, selon (Jaccard, 2005, p. 4.), le marronnage est la fuite de la servitude. L'esclave fuit la servitude, l'arbitraire, la violence de la mort. Le marron court vers sa liberté d'agir, de penser, de croire, d'aimer. L'origine du mot « Marron » est une déformation de l'espagnol, *cimarrona*, qui signifie sauvage. Par son acte rebelle et libertaire, il remet radicalement en cause le système esclavagiste et colonialiste. Et cette liberté retrouvée sera défendue par le feu et le sang, s'il le faut. De plus, en conclusion, selon (C. Akomo Zoghe et P. V. Bendaume, 2019, p. 24.), tous les Noirs fugitifs du système esclavagiste étaient appelés Marrons. Le Marron rejetait fermement l'injustice, l'oppression, le fouet, le déshonneur, la discrimination raciale, la ségrégation, l'infériorisation, l'humiliation, la

déshumanisation, l'animalisation, l'objectivation et enfin l'asservissement de l'Africain. De manière factuelle, les Marrons avaient mentalisé les idées abolitionnistes de l'esclavage dans leurs territoires dès la première moitié du XVI^e siècle. Mais la notion de héros renvoyait à toute personne qui menait la lutte pour une cause commune, c'est-à-dire le chef d'un groupe de combattants qui se soulevait contre l'oppression et la domination. Dans ce sens, il désignait également tout homme qui se distinguait par sa force de caractère, sa grandeur d'âme, sa haute vertu. Dans l'Antiquité, c'était un nom donné aux hommes doués d'un courage et d'un mérite sans égale. Ils étaient les favoris des dieux, et les enfants d'un dieu avec une déesse. Il était également assimilé à ceux qui se distinguaient par un courage extraordinaire ou par des succès éclatants à la guerre. Le terme « héros du marronnage » indiquait le chef de guerre noir qui dirigeait des troupes de combattants anticoloniaux. Il se caractérisait par sa volonté de rompre à tout prix avec le système colonial, quitte à perdre la vie au cours d'une bataille, car ce qui lui déchirait le cœur, c'était la dérive de ses chaînes. Le héros du marronnage n'était pas une vue de l'esprit mais une certaine réalité. Il était doté d'un charisme inestimable et d'une intelligence définie par la guerre.

1.2. Les racines historiques

À première vue, la structure conceptuelle appelée « enracinement historique » peut être définie comme le fait de pousser quelqu'un à se lier à son héritage historique. De plus, elle responsabilise tout sujet humain par rapport à l'histoire écrite et faite au nom de ses ancêtres. Elle permet de mettre au centre de l'histoire sa communauté. Mais avant d'aller plus loin, dans la clarification de cette structure conceptuelle, il est essentiel de définir les deux concepts séparément. D'une manière générale, l'enracinement est l'action et la conséquence de prendre racine, de s'ancrer durablement ou de s'enraciner. L'idée d'*arraigo* peut être utilisée dans différents contextes, selon (J. Pérez, 2021):

Dans le langage familier, l'*arraigo* est généralement associé à la consolidation ou à l'établissement d'une base quelque part. Par exemple : « Je me suis installé dans cette ville il y a quinze ans : j'ai des racines très fortes et je ne veux pas partir », « Le vaudou a beaucoup de racines dans cette ville », « Le sociologue a analysé le mécanisme d'enracinement développé par les immigrants qui sont arrivés sur ces terres il y a un siècle ».

Bien qu'en principe l'enracinement soit une réponse naturelle d'un être vivant à un certain territoire qui lui apporte bien-être et sécurité, il est souvent imposé par des tiers et devient alors quelque chose de négatif, une sorte de prison qui nous empêche d'aller de l'avant. Les racines devraient nous attacher à un sol sain et nutritif, qui nous fournit tout ce dont nous avons besoin pour grandir et devenir forts. Si, au contraire, elles nous maintiennent collés à une surface stérile et toxique, notre développement s'en trouve gravement affecté (J. Pérez, 2021). Dans ce contexte, nous pouvons dire que le mot déracinement représente presque le contraire, bien qu'il y ait de nombreuses nuances qui différencient les deux. Tout d'abord, le dictionnaire : *la Real Academia Española* le définit comme : « *séparer une personne de l'environnement ou du lieu dans lequel elle a grandi, ou rompre les liens affectifs qui l'unissent à eux* ». Bien que ce sens décrive une action dirigée contre un tiers, il est normal de parler du déracinement que nous ressentons, ou qui nous a amené à ressentir une situation ou un événement. Les personnes qui quittent leur pays pour chercher de nouvelles opportunités de travail à l'étranger utilisent souvent

le terme de déracinement pour exprimer le détachement qu'elles ressentent parce qu'elles ne parlent pas leur propre langue ou ne trouvent pas chez les autres le degré de compréhension et de complicité qui leur était naturel dans leur pays d'origine. Il convient de mentionner que le déracinement est beaucoup plus complexe qu'une « blessure » causée par une coupure. En fait, il y a des personnes qui apprécient cette séparation du passé et la transformation qu'elle provoque en elles (J. Pérez, 2021).

Bien que moins fréquent dans l'usage courant, un autre sens du terme *arraigo* fait référence à la possession d'un bien immobilier. Ce sens se retrouve dans des expressions telles que « *tener arraigo* » et « *persona de arraigo* ». Le concept d'*arraigo* apparaît de différentes manières sur le plan judiciaire. A Cuba comme en Colombie ainsi que dans la plupart des pays esclavagiste d'Amérique Hispanique, le terme *arraigo* fait référence à la notification donnée à un individu dans le cadre d'une procédure judiciaire, l'avertissant qu'il ne peut pas quitter sa ville sous peine d'être puni (J. Pérez, 2021). Il en va de même pour la caution, qui peut être exigée de certains justiciables, en particulier s'ils sont étrangers et ont intenté un procès à un espagnol, afin qu'il ne s'absente pas du procès et qu'il puisse répondre à ses actes. En Espagne, un statut qui peut être revendiqué par une communauté religieuse auprès des autorités nationales est appelé « *notorio arraigo* ». Ce statut juridique prouve qu'une certaine confession est établie sur le territoire national et qu'elle y a une présence significative (J. Pérez, 2021).

En revanche, « historique » est lié à l'histoire, il se dit d'un être humain ou d'une chose qui a eu une existence réelle et avérée. Les circonstances et les événements qui entourent un événement sont appelés contexte historique. Ce contexte est constitué de tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, influence l'événement au moment où il se produit. Dans le même ordre d'idées, le contexte historique désigne l'ensemble des conditions qui existaient au moment où un événement s'est produit. Par exemple : dans le contexte historique des soulèvements des Noirs contre l'esclavage et la civilisation. D'un point de vue matérialiste, on peut dire que ce concept renvoie soudainement à ce qui a eu lieu, et n'est pas le produit ou même le fruit de l'imagination. Comme la plupart des concepts, cette notion peut être utilisée dans différents contextes, par exemple on peut dire que cet événement ou ces paroles sont historiques. Par ailleurs, lorsqu'on parle d'événement historique, on se réfère à un moment qui a marqué ou marquera le cours de l'histoire et qui témoigne du passé.

Par conséquent, la structure conceptuelle « enracinement historique » est de la plus haute importance dans la constitution du thème abordé. En ce sens qu'elle constitue la conscience de la sauvegarde culturelle que nous voulons susciter chez les générations actuelles et futures. C'est la colonne vertébrale ou le nœud du travail, puisqu'il vise, avant tout, à créer un lien entre les élèves et leur patrimoine culturel immatériel en les plongeant dans l'histoire héroïque léguée par leurs ancêtres.

2- Les Noirs marrons d'Amérique Latine : entre l'esclavage et le marronnage

Rappelons que l'histoire des Noirs ne commence pas en Amérique mais en Afrique. En effet, les Africains avaient un mode de vie bien défini, avec des normes et des règles. Et il est nécessaire d'évoquer leur passé, leur présent et leurs projections. Car trois étapes

importantes sont à retenir dans l'étude des descendants africains, à savoir la résistance, le maintien des traditions ancestrales et l'adaptation ou la réinterprétation (R. Bastide, 1973, p. 217). Bien que l'homme noir soit en général historiquement transplanté, en Amérique Latine, sans racines culturelles, sans passé, mais ses souvenirs s'enracinent dans les grandes civilisations de l'Afrique et du Ghana, du Mali, du Songhay et des royaumes du Congo et de l'Angola, qui affichaient des niveaux de puissance et de splendeur comparables à ceux des civilisations de l'Europe à la même époque, (L. Ortiz, p. 40.) Sans prétendre réécrire l'histoire, encore moins la prolonger, nous allons passer en revue le phénomène lié à l'esclavage en Amérique Latine.

2.1 Le phénomène de l'esclavage en Amérique Latine

Il faut rappeler que l'objectif principal de l'esclavage était de renforcer l'économie et la garantie de la production. Car, le colon avait besoin de main-d'œuvre et les Noirs étaient choisis pour effectuer ce travail difficile et inhumain. En outre, les raisons de la traite des esclaves ou du commerce transatlantique en tant que commerce honteux étaient en partie économiques. Pour renforcer et consolider l'économie de l'administration coloniale, celle-ci avait besoin de bras bon marché au moment de l'exploitation du Nouveau-Monde. Mais avant de décrire les mécanismes de l'esclavage dans les Amériques, il est impératif de revenir sur le point de départ de la traite négrière. En fait, ce commerce consistait à acheter des esclaves noirs contre des armes à feu, de l'alcool, du sel, des vêtements et d'autres articles, comme l'illustre le passage suivant :

En effet, les Européens, ou plutôt les Portugais, arrivèrent avec des biens et de la pacotille (armes à feu, alcool, sel, vêtements et autres bagatelles) qu'ils offrirent aux rois africains des côtes africaines, du sud de l'Angola à toute la longueur du golfe de Guinée, jusqu'à la Mauritanie, (C. Akomo Zoghe y P. V. Bendaume, p. 14.).

Au profit économique s'ajoutaient des facteurs moraux et politiques, le paganisme et la barbarie étaient des prétextes forts pour justifier l'esclavage, c'est pourquoi on les classait dans la catégorie des esclaves naturels. Par ailleurs, pendant plus de 400 ans, plus de 15 millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été victimes de la dramatique traite transatlantique des esclaves, l'un des chapitres les plus sombres de l'histoire humaine (Nations Unis, 2014.), et il faut noter que le nombre d'esclaves variait aussi en fonction de la contrebande pratiquée par certains marchands d'esclaves illégaux. A la lumière de ces éléments, on peut dire que l'histoire des Nègres est un récit triste et cruel.

Non seulement les colons ne se sont pas limités à l'activité d'achat de Noirs, mais ils ont encouragé les guerres tribales, c'est-à-dire que les esclavagistes ont favorisé les conflits sanglants, qu'ils soient fraternels ou intercommunautaires. Et pour le confirmer nous rejoignons Roger Bastide pour dire que parmi tous les obstacles que les Noirs ont dû surmonter, on note les rivalités tribales entre eux et les Indiens, rivalités fomentées par les Blancs. Et comme le dit l'adage : « *diviser pour mieux régner* ». Ce stratagème a bien souri à ses promoteurs dans la mesure où les prisonniers de ces guerres ont été vendus par les chefs africains pour être réduits en esclavage au profit de l'administration coloniale. Les Noirs vendus étaient envoyés aux Amériques pour travailler dans les plantations de canne à sucre, comme domestiques dans les domaines de leurs maîtres ou comme contremaîtres dans les plantations (N. S. de Friedmann, p. 40).

Ces souffrances peuvent expliquer leur exclusion aujourd'hui dans les sociétés américaines. En effet, les Blancs avaient perçu à l'avance que la rencontre entre le Noir et l'Indien pouvait permettre la naissance d'un mythe, celui du mariage des sangs et de la fusion des races. De plus, afin de renforcer le degré de domination et d'exclusion sociale du Noir, le colonisateur avait opté pour le subterfuge selon lequel les Nègres seraient les descendants du fils maudit de Noé, appelé Cham ou Cam. Parmi les divers traits caractéristiques des Afro-descendants, on parlait de leur incapacité à s'adapter à cause de leur peau noire, synonyme d'une malédiction qu'ils hériteraient du supposé ancêtre appelé Cham, le fils du fils maudit de Noé (C. Akomo Zoghe y P. V. Bendaume, p. 14.). De même, on reprochait à l'esclave noir son incapacité à s'adapter à son environnement. Malheureusement, il ne s'adaptait pas facilement aux coutumes et aux cultures de leur Maître. Le Noir avait déjà son propre mode de vie, c'est-à-dire qu'il était lié aux différentes organisations des sociétés africaines. En réalité, il ne s'agissait pas seulement d'accusations racistes, mais aussi d'escroqueries et de stratagèmes pour mieux l'évangéliser.

Nous tenons à préciser qu'une fois en Amérique Latine, les colons blancs, en étroite collaboration avec les missionnaires catholiques, avaient décidé de continuer à évangéliser l'esclave pour les raisons que nous venons d'évoquer, c'est-à-dire le descendant de Cam le maudit. L'esclave noir était emmené soit par la force, soit par des paroles destinées à le décourager d'adhérer à sa propre culture, et surtout contre ses propres croyances religieuses. Par conséquent, on lui imposait la religion chrétienne et le mode de vie des propriétaires d'esclaves. Cette évangélisation s'était produite partout où se trouvaient des esclaves noirs. À cet égard, nous prenons l'exemple de la Colombie où : « Les jésuites Alonso de Sandoval et Saint Pedro Claver ont mené à bien cette entreprise missionnaire. Le premier a consacré son ministère à Cartagena de Indias à partir de 1605. Quant à San Pedro Claver, il s'est consacré aux soins des Africains réduits en esclavage à partir de 1616 », (C. Akomo Zoghe y P. V. Bendaume, p. 15.). Bien évidemment, la période coloniale avait pour objectif d'animaliser l'homme noir, ou de le chosifier. L'esclavagiste se doutait bien que tôt ou tard, les Noirs devraient se rebeller contre lui. Pour la simple raison qu'il était impossible que quelqu'un fût heureux de vivre dans une condition de maltraitance atroce, pas même dans une situation d'emprisonnement permanent. En plus de ce qui précède, nous pouvons affirmer que même dans le monde de la recherche, les Blancs ont développé des mécanismes d'invisibilisation à l'égard des Africains, tant en Europe qu'aux Amériques. En ce sens, le postulat de Hegel concernant les Noirs ne nous surprend pas, mais confirme plutôt la perception des Européens esclavagistes selon laquelle les Noirs n'ont aucune valeur humaine et sociale. À cet effet, le philosophe allemand (G. W. F. Hegel, 1965, pp. 250-251.) a tenu, à l'égard des Noirs, les propos dénigrants suivants :

L'homme, en Afrique, est l'homme dans son immédiateté. L'homme en tant qu'homme s'oppose à la nature et devient ainsi homme. Mais dans la mesure où il ne se distingue que de la nature, il n'en est qu'au premier stade et est dominé par les passions. C'est une brute d'homme. Tant qu'il nous est permis d'observer l'homme africain, nous le voyons à l'état de sauvagerie et de barbarie, et il l'est encore aujourd'hui. Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son manque de discipline. Pour le comprendre, il faut abandonner toutes nos conceptions européennes. Il ne faut pas penser à un Dieu spirituel, à une loi morale ; il faut ignorer tout esprit de respect et de moralité, tout ce qu'on appelle le sentiment, si l'on veut saisir sa nature. Tout cela, en effet, fait défaut à l'homme qui se trouve au stade de l'immédiateté : on ne



trouve rien dans son caractère qui s'accorde avec l'humain. C'est précisément pour cette raison que nous ne pouvons pas vraiment identifier un sentiment avec sa nature, de la même manière que nous ne pouvons pas l'identifier avec celle d'un chien, et ainsi de suite.

Ses allégations ne sont que le reflet d'une politique eurocentrique qui concourrait à légitimer les postulats racistes à l'endroit des descendants africains. Cette légitimation du discours rabaisant les Noirs favorisait la perpétuation des coercitions, aussi bien physiques que morales dont ils étaient quotidiennement victimes.

2.2 - Les différentes stratégies de résistance

Les résistants africains avaient développé des stratégies telles que la fuite, d'une part, et les méthodes de tressage pour tracer les itinéraires de fuite, d'autre part. En ce qui concerne la fuite en tant que stratégie de résistance, les Africains avaient choisi de fuir pour diverses raisons, telles que les mauvais traitements, les punitions, la pénurie de nourriture et de vêtements, la séparation avec leur famille. Tandis que certains s'étaient échappés pour la seule raison de rompre avec l'esclavage, afin d'occuper leur terre et d'atteindre la liberté. En fait, certains Africains étaient devenus des assassins de leurs propriétaires et des occupants illégaux des territoires, s'enfuyant après avoir commis l'acte. C'est le cas de l'esclave Enrique qui avait poignardé à mort son propriétaire dans le district de Tulumba et s'était enfui dans la vallée de Catamarca. De même que l'esclave José Antonio Guzmán, qui avait assassiné son propriétaire parce qu'il l'avait puni et insulté (C. García y K. Dinunzio, 2021).

Les tresses constituaient également d'autres stratégies de fuite pour les marrons. Ainsi, les coiffures permettaient de déguiser les plans de fuite des marrons, ainsi que les graines pour assurer leur nourriture ou les métaux précieux pour acheter leur liberté, (C. Sharma, 2021). Les coiffures étaient une sorte de code secret permettant de transmettre des messages. De la sorte, les tresses, les troupes, les *gusanillos* et *guineos*, les *cangas*, les *manejas*, les motifs et les dreadlocks, les *afros*, les chignons bantous et les figures rasées sur la tête étaient autant de coiffures qui témoignaient d'une résistance pacifique mais inflexible. Et lorsqu'elles parvenaient à s'échapper, elles transportaient des graines dans des compartiments de leur coiffure afin d'assurer leur alimentation (C.S. Akomo Zoghe, 2011, p. 446.)

Bien que les stratégies d'évasion des encomiendas et des plantations de sucre pour atteindre leur liberté fussent plus pertinentes, le rôle joué par le leader Benkos Bioho dans les batailles entreprises pour gagner leur liberté n'était pas moins important. Il convient de souligner et de rappeler que ces marrons avaient gagné leur liberté grâce aux batailles menées aux côtés de leur chef. Et que c'est grâce à ce succès que San Basilio de Palenque est devenue la première ville libre d'Amérique, comme l'indiquent les lignes suivantes : « Ainsi, après ce traité de paix, La Matuna, aujourd'hui Palenque de San Basilio, sur la côte colombienne des Caraïbes, devint la première ville libre d'Amérique en 1603 », (C. Akomo Zoghe y P. V. Bendaume, p. 25.). De plus, San Basilio de Palenque avait été pour les Marrons un symbole de résistance, de désobéissance et de non-conformité au joug et à la déshumanisation des colons. Dans ce village, on parlait une langue basée sur le lexique espagnol, portugais, kikongo et kimbundu. Très tôt, lorsque les Marrons fuyaient les encomiendas, sans savoir parler espagnol, on les forçait de parler en portugais, en mélangeant le lexique des langues africaines. En 2005, ce peuple a été déclaré patrimoine oral et immatériel de l'humanité par l'UNESCO.

3. Quelques résistants africains d'Amérique latine

Benkos Bioho

Né dans la région de Biohó, région dont font partie les îles Bijagós en Guinée portugaise (aujourd'hui Guinée Bissau) en Afrique de l'Ouest, il était membre de l'ethnie Bijago. Son nom d'esclave est Domingo, il avait été capturé avec sa femme Wiwa, sa fille Orika. La famille d'esclaves était arrivée à Cartagena de Indias, le principal port de l'ancien Nouveau Royaume de Grenade. Il avait d'abord été vendu à Juan Palacio. Mais en 1956, il est passé aux mains du capitaine Alonso de Campos, qui travaillait au service du gouverneur. Il fut également à la tête d'une rébellion des Marrons au XVII^e siècle et devint roi de la ville libre de San Basilio del Palenque, (Lifeder, 2020). La structure du palenque était de nature militaire. Nous apprenons aussi que :

En effet, le père, le chef ou le héros du marronnage afro-colombien s'appelait Benkos Bioho ou Domingo Bioo. Lui seul fut renversé à plusieurs reprises par l'armée espagnole... il se sentit obligé de signer le premier traité de paix avec Benkos Bioho, tout en reconnaissant l'autonomie des palenques (C. Akomo Zoghe y P. V. Bendaume, p. 25.).

N'ayant pu vaincre les Marrons, le gouverneur de Carthagène Geronimo de Suazo y Casasola proposa un traité de paix à Benkos Bioho le 18 juillet 1605. Mais la paix ne se concrétisa qu'en 1613, lorsque le successeur de Suazo, Diego Fernandez de Velasco, parvint enfin à convenir d'une trêve (C. Akomo Zoghe y P. V. Bendaume, p. 26.). Ainsi, l'autonomie du Palenque de la Matuna était reconnue et les Marrons étaient autorisés à circuler librement dans la ville tant que le Palenque. Benkos fut autorisé à entrer dans la ville habillé en chevalier. En 1619, le traité fut violé et le nouveau gouverneur ordonna l'exécution de Biohó au motif que le respect qu'il inspirait à la population était dangereux. Benkos fut finalement pendu et écartelé le 16 mars 1621 (C. Akomo Zoghe y P. V. Bendaume, p. 26.).

De même, le peuple Bijago, auquel appartenait Benkos, était de nature guerrière et n'avait pas les faveurs des esclavagistes. Ils préféraient se suicider à bord des navires négriers plutôt que d'accepter l'esclavage. Cette mentalité était assimilée aux origines de Benkos. De plus, la rébellion était dirigée par Domingo, le nom sous lequel les Espagnols connaissaient le mieux. Sa première expédition commença avec trente Marrons en direction d'Arcabuco et du marais de Matuna, au sud de la ville de Tolú. C'est à partir de ce moment-là qu'il commença à être chassé par les Espagnols dont l'expédition était dirigée par Juan Gomez dont le but était de soumettre les esclaves. Mais ce fut un échec total, si bien que le chef espagnol perdit la vie. Et les marrons étaient fiers de lui pour avoir été victorieux. Ils avaient continué leur expédition jusqu'à ce qu'ils atteignent les Montagnes de María afin de s'y installer, fondant ainsi le Palenque de San Basilio. Malgré la défaite de leurs frères esclavagistes, la même armée espagnole entreprit une autre expédition avec le même objectif, dirigée par Jerónimo Suazo et Casasola, sur le même parcours que la première. Les Marrons les vainquirent, blessant Francisco de Campos, et le gardèrent captif.

Yanga Gaspar

Gaspar Yanga ou Nyanga fut le deuxième libérateur de l'Amérique Latine après la conquête espagnole. Avant Miguel Hidalgo ou Morelos, cet homme avait organisé la

première rébellion d'esclaves noirs en 1570 à Veracruz. C'est à lui que l'on doit l'émergence de la première ville libératrice, appelée San Lorenzo de los Negros, à la suite de négociations avec la Couronne espagnole. L'histoire de la traite des esclaves africains dans les Amériques remonte à la période de la conquête et de la colonie entre 1519 et 1810. Ils étaient amenés à travailler dans les plantations de sucre, la plupart d'entre eux venant d'Afrique. D'autres venaient des îles du Pacifique. La généralisation du marronnage dans tout le continent américain où furent introduits les esclaves africains met en doute la capacité des études sectorielles ou régionales quant à apporter une compréhension exacte de ce phénomène (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p.177). En effet, une telle généralisation suggère qu'il ne s'agissait pas d'un phénomène local, mais plutôt de la prolongation en Amérique d'une pratique d'origine purement africaine, et plus spécifiquement bantou, qui se produisit également dans l'île de Sao-Tomé, où, au XVI^e siècle, fut créé un peuplement d'esclaves rebelles au nom suggestif de « angolares » (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p.177). Ce fut par tout un des moyens d'expression du rejet par les Africains de leur condition d'esclaves.

Dans la Nouvelle Espagne des XVI^e et XVII^e siècles, les autorités coloniales établissaient clairement un lien entre quatre facteurs : l'intensification de la traite négrière en provenance de l'Afrique Centrale et Australe, l'aggravation de la délinquance noire dans les villes, les activités séditeuses des confréries religieuses noires et le caractère généralement turbulent des Africains (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p.177). En effet lorsque, le 26 janvier 1609, le vice-roi Luis de Velasco lance sa célèbre expédition punitive contre Yanga dans la région de Veracruz, peu après avoir fait arrêter les principaux chefs de la conspiration du 24 décembre 1608 à Mexico et après avoir instauré un couvre-feu interdisant à tout Noir ou Mulâtre de sortir de cette ville et de la ville de Puebla, il est clair que pour lui, il s'agissait d'aller couper le mal à sa racine et que l'activisme des confréries noires de Mexico et Puebla était orchestré depuis les bases marronnes de Veracruz, sous la houlette du redoutable Yanga (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p.177). Pour nous, il s'agirait assurément d'une problématique purement « créole », née en Amérique celle des relations que durent entretenir, d'un côté, les Noirs restés en ville (libres ou esclaves) apparemment plus résignés ou « dociles » et, de l'autre, les opposants les plus radicaux, qui se faisaient « marrons » (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p.177). Mais au-delà, il faudrait aussi y voir la prolongation en Amérique de l'éternelle ambiguïté chez les habitants de l'Afrique bantou face à l'intrusion européenne, attitude faite de collaboration et de résistance.

La campagne de 1609 contre les Marrons de Veracruz coûta une petite fortune aux Finances Royales espagnoles et qu'elle continuait encore en 1612, lorsque fut découvert un autre complot à Mexico, qui fut réprimé dans un véritable bain de sang africain, ce qui confirmerait l'importance du phénomène et son lien avec les confréries religieuses noires (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p.178). Certains historiens se sont étonnés de ce que, lors de ses négociations avec les Espagnols en 1609, Yanga ait accepté de leur remettre tout esclave fugitif qui, à l'avenir, irait chercher refuge auprès de lui, considérant le geste comme une trahison (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p. 217). Or, après ce pacte avec l'ennemi, les hostilités des Marrons se poursuivirent de plus belle entre le port de Veracruz, la ville de Puebla et le port d'Acapulco. Que Yanga ait été exécuté à Mexico en 1612 ou abattu dans les montagnes de Zongolica en 1619, le fait est que le marronnage ne s'arrêta pas après lui. Car, après 1609, les évasions d'esclaves se poursuivirent et le marronnage s'intensifia sans répit dans la région (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p. 217). C'est ainsi qu'en

1617, dix-neuf colons espagnols, habitants de Huatusco s'étaient rendus à Mexico pour rencontrer le vice-roi et lui proposer ce qui, à leurs yeux devait régler une fois pour toutes, le problème des Marrons (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p. 217). En effet, le 29 novembre 1617, le vice-roi leur donna licence pour fonder une ville espagnole, aux abords du chemin reliant Veracruz à Mexico, afin de se protéger des Noirs marrons qui sortent de leurs refuges pour hanter les zones de La Palmilla, Totutla, Tumbacarretas, Totolinga, etc, c'est-à-dire, exactement les mêmes parages qu'avant l'assaut de 1609 (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p. 217). En effet, après la fondation de la ville de Yanga en 1630, les ex-marrons commencèrent à vivre une difficile cohabitation avec leurs anciens maîtres. Les Noirs, doués du dynamisme d'éternels combattants, faisaient tout pour mener une vie industrielle et productive, cultivant les lopins de terre qui leur avaient été officiellement attribués et y élevant quelques têtes de bétail (Nicolas, Ngou-Mve, 2008, p. 219).

Felipillo Bayano

Dès l'arrivée des Noirs réduits en esclavage par les conquistadors espagnols au XVI^e siècle à Abya Yala (les Amériques), et plus particulièrement au Panama, le travail des Noirs était essentiel dans la construction du canal de Panama. En revenant sur l'histoire des Noirs, les noms de Felipillo et Bayano se distinguent, figures emblématiques de la rébellion et de l'intrépidité (Simón Herrera G. 2022). Ils réussirent à échapper aux attaques sanglantes. Felipillo, personnage d'une grande importance, homme d'un courage immense, échappa aux griffes de ses agresseurs ; ses actes furent parmi les plus remarquables et les plus connus (Simón Herrera G. 2022). Felipillo et Bayano étaient craints de tous, et leurs noms étaient fréquemment cités par leurs exploiters.

Portobelo était l'un des points d'arrivée des Esclaves. Nombre d'entre eux ne pouvaient supporter les travaux forcés qui leur étaient imposés et s'échappaient du pouvoir et des abus de leurs ravisseurs, cherchant à survivre dans la forêt dense. En 1527, les Noirs furent brutalement soumis et condamnés par leurs oppresseurs (Simón Herrera G. 2022). Les conquistadors espagnols les décapitaient lorsqu'ils refusaient d'obéir intégralement à leurs ordres. Beaucoup d'entre eux moururent sur le coup, incapables de supporter ces châtiments cruels.

Ainsi, Felipillo établit un palenque (campement marron) dans le golfe de Darién, qu'il nomma San Miguel Arcángel (Simón Herrera G. 2022). C'était un travailleur qui menait une vie paisible. Excellent pêcheur et chasseur, il parvint à bâtir une importante communauté laborieuse dans l'est de Panama City, qui porte aujourd'hui son nom. Felipillo, avec ses compagnons, forma sa propre communauté dans les montagnes et créa ses propres lois pour survivre. Il leur apprit à se défendre. Cependant, il savait que les Espagnols étaient plus nombreux et armés, et qu'ils pouvaient être capturés à tout moment.

Les historiens Juan Sosa et Enrique Arce, dans le livre *Compendio de historia de Panamá*, affirment qu'« au début de l'incursion des Noirs dans le pays, un groupe d'entre eux, perdus dans la jungle et ayant fait naufrage par la suite, se sont retrouvés sur les côtes de San Blas et ont choisi Bayano comme roi », (Simón Herrera G. 2022). La rivière Bayano porte son nom en sa mémoire. Les attaques incessantes des Espagnols poussèrent Felipillo à se défendre. Ils le dépouillèrent de ses biens. Ses actes de défense ne firent qu'accroître le nombre de ses partisans, ce qui représentait une menace pour la Couronne. Cela provoqua la colère de ses adversaires. Il fut considéré comme l'un de ces esclaves fugitifs qu'il fallait éliminer, car il constituait un danger latent pour ses bourreaux. C'est

le gouverneur Sancho Clavito qui ordonna au capitaine Francisco Carreño de capturer Felipillo, de contrôler ses activités et d'incendier son village, mettant ainsi fin à sa vie héroïque (Simón Herrera G. 2022). Ils craignaient son combat pour le développement de sa communauté marronne. Felipillo planifia des attaques contre les Espagnols et s'empara de leurs armes. La nuit, profitant du sommeil profond de ses détracteurs, il libérait ses compagnons. Vivant avec eux dans la jungle, il leur enseigna l'agriculture et la chasse (Simón Herrera G., 2022).

La première troupe, dirigée par le capitaine Gil Sánchez Morcillo, atteint la zone occupée par les marrons et se retrouve face aux Bayano, qui prennent le dessus et tuent le commandant de la troupe. Seuls quatre soldats échappent à la mort. Désarmés, le gouverneur et le Cabildo envoient le capitaine vétérinaire Francisco Carreño pour une seconde expédition. Ce dernier réussit à capturer Bayano et à le ramener à Nombre de Dios. Le gouverneur, Álvaro de Sosa, optant pour la conciliation, libéra Bayano, mais les marrons continuèrent leurs raids. Pour la troisième expédition, en octobre 1556, le conquistador Pedro de Ursúa était chargé par le vice-roi péruvien Andrés Hurtado de Mendoza, alors au Panama, de mater les rebelles (Simón Herrera G. 2022). Depuis Nombre de Dios, Ursúa menait une marche de 25 jours à travers la forêt tropicale humide avec 40 à 70 combattants jusqu'à la palenque fortifiée de Bayano, qui s'avérait imprenable (Simón Herrera G. 2022). Il proposa une trêve avec Bayano et décida de partager le Panama avec les Espagnols. Lors d'une fête de fraternisation, les Espagnols, avec la complicité de leurs concitoyens, droguèrent Bayano et plusieurs dizaines de ses capitaines avec du vin préparé, les firent prisonniers et les ramenèrent en esclavage au nom de Dieu. Bayano fut envoyé à Lima comme trophée pour le vice-roi péruvien Andrés Hurtado de Mendoza, (E. Demaziere, 1995, p. 22). Libéré, il fut envoyé en exil à Madrid, où il vécut en résidence surveillée dans une relative prospérité et mourut, semble-t-il, de causes naturelles. En outre, un soldat espagnol a peint un portrait du guerrier Bayano en disant ce qui suit :

Son capitaine s'appelait Bayano, et cette terre porte son nom. Lui dont le cœur courageux et la main habile ont accompli des exploits dignes d'un immortel. Car, au Panama, il faisait tout comme un Espagnol. De son audace, il s'étonne de temps à autre. Ainsi, comme la foudre, l'homme met le feu aux fermes qu'il envahit. Il était d'un aspect redoutable et cruel, robuste, féroce, sa tige, sa taille, ses vêtements grossiers, son langage mal formé, son esprit rude. Tout en étant agile, rapide et vif, comme dans la lumière du matin ou dans la nuit noire, rien ne lui échappait, (J. de Miramontes y Zuázola, 1971).

La révolte de Bayano coïncide avec celle du roi Michel de Buria (1551-1552 et 1553-1555) puis celle de Louis de Mozambique (1579-1582) et de dizaines d'autres au cours du siècle suivant.

Conclusion

En somme, notre travail a cherché à offrir des analyses critiques au sujet du marronnage en Amérique Latine. Nous avons également montré que les Descendants africains avaient lutté héroïquement afin de conquérir leur liberté. De plus, nous avons rappelé qu'en Amérique latine, les Nègres marrons étaient des esclaves africains qui s'échappaient des plantations et créaient des communautés libres, appelées palenques ou quilombos, dans des régions reculées.

Ces groupes avaient non seulement cherché à échapper à l'esclavage, mais avaient également développé des formes de résistance active, telles que des attaques contre des haciendas et des collaborations avec des pirates et des corsaires. Dans les Amériques, le nom de cimarrón (ou simplement cimarrón) était donné à tous les esclaves rebelles ou fugitifs qui vivaient une vie de liberté dans des coins reculés (des villes ou des campagnes), connus sous le nom de *palenques* ou de *quilombos*. Nous soulignons que les dits esclaves fugitifs avaient lutté de toutes leurs forces pour se réfugier vers des lieux chauds et inaccessibles où ils construisirent des forteresses, et conservèrent leurs coutumes et leurs traditions. Des dizaines et des dizaines de villages avaient été fondés par les esclaves dans les Caraïbes (péninsule de La Guajira, gouvernorats de Santa Marta et de Carthagène) et dans le Pacifique. Au XVIII^e siècle, des *palenques* s'étaient formés sur les rives de fleuves comme le Cauca et le Magdalena (par exemple, le *palenque* d'El Castigo).

Par ailleurs, nous avons mis en relief trois Marrons qui avaient marqué l'histoire du marronnage en Amérique Latine, notamment au Mexique, en Colombie et au Panamá. Pour ce qui est du Mexique, nous avons souligné que Yanga et les Marrons du Mexique avaient mené une rébellion contre l'esclavage à l'époque coloniale, établissant la deuxième ville libre d'Africains et de personnes d'origine africaine dans les Amériques : San Lorenzo de los Negros, aujourd'hui Yanga, Veracruz.

Pour ce qui est de la Colombie, nous pouvons retenir que Benkos Biohó, est né dans l'actuelle Guinée-Bissau et mort le 16 mars 1621 à Carthagène des Indes (Nouvelle-Grenade), il fut un esclave marron qui avait mené des mouvements d'émancipation. D'abord reconnu par les autorités coloniales espagnoles, il est finalement fait prisonnier et exécuté. Il fonda le premier territoire libre des Amériques en 1603.

Enfin, en raison de la cruauté du traitement qui leur était réservé, les esclaves noirs du Panama qui s'étaient échappés et étaient partis dans la jungle, et avaient mené plusieurs soulèvements contre les autorités coloniales espagnoles, attaquant les routes entre le Panama et Nombre de Dios, ce qui avait sérieusement mis en péril le transport et la communication entre la mer des Caraïbes et l'océan Pacifique. En 1548, des esclaves noirs s'étaient échappés et avaient organisé un gouvernement et reconnu comme roi un esclave nommé Bayano. De même, en 1549, un autre groupe, dirigé par Felipillo, s'organise dans le golfe de San Miguel.

Bibliographie

AKOMO ZOGHE Cyriaque Simon –Pierre, 2017. *Identités et mémoires des noirs bantu de Colombie au XVIII^e siècle*, Frankfurt, Editions Universitaires Européennes.

AKOMO ZOGHE Cyriaque y BENDAUME Praxède Valérie, 2021, *Etnoeducación afrocolombiana y gabonesa: Vallenato-Son de negro-Congo-Élone-Ndong Mba y el Bwiti*. Madrid, ViveLibro.

BASTIDE Roger, 1973, *Les Amériques Noires*. Paris. L'Harmattan.

CHEVRIER Jacques, 2008, *La littérature nègre*, Paris, Armand colin.

DEMAZIERE Eve, 1995, *Les cultures noires d'Amérique centrale*, Paris, Karthala.



DIEZ CASTILLO Luis A, 1968, *Los cimarrones y la esclavitud en Panamá*. Panamá: Editorial Litográfica.

ESCALANTE Aquiles, 1964, *El negro en Colombia*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia.

KINTO Lucas, (1997), *Rebeliones indígenas y negras en América Latina, entre viento y fuego*, Quito, Ediciones ABYA-YALA.

MARTÍNEZ REYES Gabriel, 1986, *Cartas de los obispos de Cartagena de Indias durante el período hispánico. 1534-1820*. Medellín: Editorial Zuluaga.

NAVARRETE María Cristina, 2003, *Cimarrones y palenques en el siglo XVII*. Cali: Editorial de la Facultad de Humanidades. Universidad del Valle.

_____, 1995, *Prácticas Religiosas de los Negros en la Colonia*. Cartagena, siglo XVII. Cali: Editorial de la Facultad de Humanidades. Universidad del Valle.

_____, 2011, *San Basilio de Palenque: Memoria y Tradición. Surgimiento y avatares de las gestas cimarrones en el Caribe Colombiano*, Universidad del Valle, Programa Editorial.

NGOU-MVE, Nicolas, 2008, *Combats et victoires des Esclaves bantú au Mexique (XVe-XVIIe siècles)*.

II. ARTICLES

HERRERA Simón G. 2022, «La etnia negra en las figuras de Felipillo y Bayano», in *La Estrella de Panamá*, <https://www.laestrella.com.pa/opinion/columnistas/etnia-negra-figuras-felipillo-bayano-BKLE471132>, consulté le 24/10/2025.

ESCALANTE Aquiles, 1980, «Notas sobre el palenque de San Basilio, una comunidad negra en Colombia», in *Divulgaciones etnológicas. Vol. III*. Barranquilla, p., 122-222.

FRIEDMANN Nina Susana, 1994, «vida y muerte en el Caribe afrocolombiano, cielo, tierra, cantos y tambores», in *América Negra*, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, p. 52-74.

FRIEDMANN Nina Susana, 2000, «Huellas de africanía en la diversidad colombiana», in *Encuentros de africana*. Bogotá: Fundación Cultural Colombia Negra, p. 67-80.

PÉREZ DE LA RIVA Francisco, 1993«Palenques cubanos», in *Sociedades Cimarronas*, México, siglo, veintiuno Editores, p. 55-88.